

УИЛЬЯМ ШЕКСПИР

ANTOINE ET
CLÉOPÂTRE

Уильям Шекспир
Antoine et Cléopâtre

http://www.litres.ru/pages/biblio_book/?art=25476623

Antoine et Cléopâtre:

Содержание

NOTICE SUR ANTOINE ET CLÉOPÂTRE	4
ANTOINE ET CLÉOPÂTRE	8
ACTE PREMIER	10
SCÈNE I	10
SCÈNE II	13
SCÈNE III	24
SCÈNE IV	29
SCÈNE V	33
ACTE DEUXIÈME	38
SCÈNE I	38
SCÈNE II	41
Конец ознакомительного фрагмента.	50

William Shakespeare

Antoine et Cléopâtre

NOTICE SUR ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

On critiquera sans doute, dans cette pièce, le peu de liaison des scènes entre elles, défaut qui tient à la difficulté de rassembler une succession rapide et variée d'événements dans un même tableau; mais cette variété et ce désordre apparent tiennent la curiosité toujours éveillée, et un intérêt toujours plus vif émeut les passions du lecteur jusqu'au dernier acte. Il ne faut cependant commencer la lecture d'*Antoine et Cléopâtre* qu'après s'être pénétré de la *Vie d'Antoine* par Plutarque: c'est encore à cette source que le poëte a puisé son plan, ses caractères et ses détails.

Peut-être les caractères secondaires de cette pièce sont-ils plus légèrement esquissés que dans les autres grands drames de Shakspeare; mais tous sont vrais, et tous sont à leur place. L'attention en est moins distraite des personnages principaux qui ressortent fortement, et frappent l'imagination.

On voit dans Antoine un mélange de grandeur et de faiblesse; l'inconstance et la légèreté sont ses attributs; généreux, sensible,

passionné, mais volage, il prouve qu'à l'amour extrême du plaisir, un homme de son tempérament peut joindre, quand les circonstances l'exigent, une âme élevée, capable d'embrasser les plus nobles résolutions, mais qui cède toujours aux séductions d'une femme.

Par opposition au caractère aimable d'Antoine, Shakspeare nous peint Octave César faux, sans courage, d'une âme étroite, hautaine et vindicative. Malgré les flatteries des poètes et des historiens, Shakspeare nous semble avoir deviné le vrai caractère de ce prince, qui avoua lui-même, en mourant, qu'il avait porté un masque depuis son avènement à l'empire.

Lépide, le troisième triumvir, est l'ombre au tableau à côté d'Antoine et de César; son caractère faible, indécis et sans couleur, est tracé d'une manière très-comique dans la scène où Éno-barbus et Agrippa s'amuse à singer son ton et ses discours. Son plus bel exploit est dans la dernière scène de l'acte précédent, où il tient bravement tête à ses collègues, le verre à la main, encore est-on obligé d'emporter ivre-mort ce TROISIÈME PILIER DE L'UNIVERS.

On regrette que le jeune Pompée ne paraisse qu'un instant sur la scène; peut-être oublie-t-il trop facilement sa mission sacrée, de venger un père, après la noble réponse qu'il adresse aux triumvirs; et l'on est presque tenté d'approuver le hardi projet de ce Ménécrate qui dit avec amertume: Ton père, ô Pompée, n'eût jamais fait un traité semblable. Mais Shakspeare a suivi ici l'histoire scrupuleusement. D'ailleurs l'art exige que l'intérêt

ne soit pas trop dispersé dans une composition dramatique; voilà pourquoi l'aimable Octavie ne nous est aussi montrée qu'en passant; cette femme si douce, si pure, si vertueuse, dont les grâces modestes sont éclipsées par l'éclat trompeur et l'ostentation de son indigne rivale.

Cléopâtre est dans Shakspeare cette courtisane voluptueuse et rusée que nous peint l'histoire; comme Antoine, elle est remplie de contrastes: tour à tour vaniteuse comme une coquette et grande comme une reine, volage dans sa soif des voluptés, et sincère dans son attachement pour Antoine; elle semble créée pour lui et lui pour elle. Si sa passion manque de dignité tragique, comme le malheur l'ennoblit, comme elle s'élève à la hauteur de son rang par l'héroïsme qu'elle déploie à ses derniers instants! Elle se montre digne, en un mot, de partager la tombe d'Antoine.

Une scène qui nous a semblé d'un pathétique profond, c'est celle où Énocharbus, bourrelé de remords de sa trahison, adresse à la Nuit une protestation si touchante, et meurt de douleur en invoquant le nom d'Antoine, dont la générosité l'a rappelé au sentiment de ses devoirs.

Johnson prétend que cette pièce n'avait point été divisée en actes par l'auteur, ou par ses premiers éditeurs. On pourrait donc altérer arbitrairement la division que nous avons adoptée d'après le texte anglais; peut-être, d'après cette observation de Johnson, Letourneur s'était-il cru autorisé à renvoyer deux ou trois scènes à la fin, comme oiseuses ou trop longues; nous les avons scrupuleusement rétablies.

Selon le docteur Malone, la pièce d'*Antoine et Cléopâtre* a été composée en 1608, et après celle de *Jules César* dont elle est en quelque sorte une suite, puisqu'il existe entre ces deux tragédies la même connexion qu'entre les tragédies historiques de l'histoire anglaise.

ANTOINE ET CLÉOPÂTRE

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

MARC-ANTOINE,	}
OCTAVE CÉSAR,	} triumvirs.
M. EMILIUS LEPIDUS,	}

SEXTUS POMPEIUS.

DOMITIUS ENOBARBUS,	}
VENTIDIUS,	}
EROS,	} amis
SCARUS,	} d'Antoine
DERCÉTAS,	}
DEMETRIUS,	}
PHILON,	}
MECENE,	}
AGRIPPA,	}
DOLABELLA,	}
PROCULÉIUS,	} amis de César.
THYREUS,	}
GALLUS,	}
MENAS,	}
MENECRATE,	} amis de Pompée.
VARIUS,	}

TAURUS,
CASSIDIUS,
SILIUS,
EUPHRODIUS,
ALEXAS, MARDIAN, SELEUCUS et
DIOMEDE, serviteurs de Cléopâtre

UN DEVIN.

UN PAYSAN.

CLÉOPÂTRE, reine d'Égypte.

OCTAVIE, soeur de César, femme d'Antoine.

CHARMIANE,
IRAS,

} femmes de Cléopâtre.

OFFICIERS.

SOLDATS.

MESSAGERS ET SERVITEURS.

**La scène se passe dans diverses
parties de l'empire romain**

ACTE PREMIER

SCÈNE I

Alexandrie. – Un appartement du palais de Cléopâtre

Entrent DÉMÉTRIUS ET PHILON

PHILON. – En vérité, ce fol amour de notre général passe la mesure. Ses beaux yeux, qu'on voyait, au milieu de ses légions rangées en bataille, étinceler, comme ceux de Mars armé, maintenant tournent leurs regards, fixent leur attention sur un front basané. Son coeur de guerrier, qui, plus d'une fois, dans la mêlée des grandes batailles, brisa sur son sein les boucles de sa cuirasse, dément sa trempe. Il est devenu le soufflet et l'éventail qui apaisent les impudiques désirs d'une Égyptienne¹. Regarde, les voilà qui viennent. (*Fanfares. Entrent Antoine et Cléopâtre avec leur suite. Des eunuques agitent des éventails devant Cléopâtre*). – Observe-le bien, et tu verras en lui la

¹ Gipsy est ici employé dans ses deux sens d'Égyptienne et de Bohémienne.

troisième colonne de l'univers² devenue le jouet d'une prostituée.
Regarde et vois.

CLÉOPÂTRE. – Si c'est de l'amour, dites-moi, quel degré d'amour?

ANTOINE. – C'est un amour bien pauvre, celui que l'on peut calculer.

CLÉOPÂTRE. – Je veux établir, par une limite, jusqu'à quel point je puis être aimée.

ANTOINE. – Alors il te faudra découvrir un nouveau ciel et une nouvelle terre.

(Entre un serviteur.)

LE SERVITEUR. – Des nouvelles, mon bon seigneur, des nouvelles de Rome!

ANTOINE. – Ta présence m'importune: sois bref.

CLÉOPÂTRE. – Non; écoute ces nouvelles, Antoine, Fulvie peut-être est courroucée. Ou qui sait, si l'imberbe César ne vous envoie pas ses ordres suprêmes: *Fais ceci ou fais cela; empare-toi de ce royaume et affranchis cet autre: obéis, ou nous te réprimanderons.*

ANTOINE. – Comment, mon amour?

CLÉOPÂTRE. – Peut-être, et même cela est très-probable, peut-être que vous ne devez pas vous arrêter plus longtemps ici;

² Allusion au Triumvirat.

César vous donne votre congé. Il faut donc l'entendre, Antoine. – Où sont les ordres de Fulvie? de César, veux-je dire? ou de tous deux? – Faites entrer les messagers. – Aussi vrai que je suis reine d'Égypte, tu rougis, Antoine: ce sang qui te monte au visage rend hommage à César; ou c'est la honte qui colore ton front, quand l'aigre voix de Fulvie te gronde. – Les messagers!

ANTOINE. – Que Rome se fonde dans le Tibre, que le vaste portique de l'empire s'écroule! C'est ici qu'est mon univers. Les royaumes ne sont qu'argile. Notre globe fangeux nourrit également la brute et l'homme. Le noble emploi de la vie, c'est ceci (*il l'embrasse*), quand un tendre couple, quand des amants comme nous peuvent le faire. Et j'invite le monde sous peine de châtimement à reconnaître que nous sommes incomparables!

CLÉOPÂTRE. – O rare imposture! Pourquoi a-t-il épousé Fulvie s'il ne l'aimait pas? Je semblerai dupe, mais je ne le suis pas. – Antoine sera toujours lui-même.

ANTOINE. – S'il est inspiré par Cléopâtre. Mais au nom de l'amour et de ses douces heures, ne perdons pas le temps en fâcheux entretiens. Nous ne devrions pas laisser écouler maintenant sans quelque plaisir une seule minute de notre vie... Quel sera l'amusement de ce soir?

CLÉOPÂTRE. – Entendez les ambassadeurs.

ANTOINE. – Fi donc! reine querelleuse, à qui tout sied: gronder, rire, pleurer: chaque passion brigue à l'envie l'honneur de paraître belle et de se faire admirer sur votre visage. Point de députés! Je suis à toi, et à toi seule, et ce soir, nous nous

promènerons dans les rues d'Alexandrie, et nous observerons les mœurs du peuple... Venez, ma reine: hier au soir vous en aviez envie. (*Au messager.*) Ne nous parle pas.

(Ils sortent avec leur suite.)

DÉMÉTRIUS. – Antoine fait-il donc si peu de cas de César?

PHILON. – Oui, quelquefois, quand il n'est plus Antoine, il s'écarte trop de ce caractère qui devrait toujours accompagner Antoine.

DÉMÉTRIUS. – Je suis vraiment affligé de voir confirmer tout ce que répète de lui à Rome la renommée, si souvent menteuse: mais j'espère de plus nobles actions pour demain... Reposez doucement!

SCÈNE II

Un autre appartement du palais

Entrent **CHARMIANE,**
ALEXAS, IRAS ET UN DEVIN

CHARMIANE. – Seigneur Alexas, cher Alexas,

incomparable, presque tout-puissant Alexas, où est le devin que vous avez tant vanté à la reine? Oh! que je voudrais connaître cet époux, qui, dites-vous, doit couronner ses cornes de guirlandes³!

ALEXAS. – Devin!

LE DEVIN. – Que désirez-vous?

CHARMIANE. – Est-ce cet homme?.. Est-ce vous, monsieur, qui connaissez les choses?

LE DEVIN. – Je sais lire un peu dans le livre immense des secrets de la nature.

ALEXAS. – Montrez-lui votre main.

(Entre Énocharbus.)

ÉNOCHARBUS. – Qu'on serve promptement le repas: et du vin en abondance, pour boire à la santé de Cléopâtre.

CHARMIANE. – Mon bon monsieur, donnez-moi une bonne fortune.

LE DEVIN. – Je ne la fais pas, mais je la devine.

CHARMIANE. – Eh bien! je vous prie, devinez-m'en une bonne.

LE DEVIN. – Vous serez encore plus belle que vous n'êtes.

CHARMIANE. – Il veut dire en embonpoint.

IRAS. – Non; il veut dire que vous vous farderez quand vous serez vieille.

³ Être déshonoré en se faisant gloire de l'être, *charge his horns with garlands*; il y a des commentateurs qui lisent *change* au lieu de *charge*.

CHARMIANE. – Que les rides m'en préservent!

ALEXAS. – Ne troublez point sa prescience, et soyez attentive.

CHARMIANE. – Chut!

LE DEVIN. – Vous aimerez plus que vous ne serez aimée.

CHARMIANE. – J'aimerais mieux m'échauffer le foie avec le vin.

ALEXAS. – Allons, écoutez.

CHARMIANE. – Voyons, maintenant, quelque bonne aventure; que j'épouse trois rois dans une matinée, que je devienne veuve de tous trois, que j'aie à cinquante ans un fils auquel Hérode⁴ de Judée rende hommage. Trouve-moi un moyen de me marier avec Octave César, et de marcher l'égale de ma maîtresse.

LE DEVIN. – Vous survivrez à la reine que vous servez.

CHARMIANE. – Oh! merveilleux! J'aime bien mieux une longue vie que des figues⁵.

⁴ Hérode rendit hommage aux Romains pour conserver le royaume de Judée. Steevens pense qu'il y a ici une allusion au personnage de ce monarque dans *les Mystères* de l'origine du théâtre. Hérode y était toujours représenté comme un tyran sombre et cruel, et son nom devint une expression proverbiale pour peindre la fureur dans ses excès. C'est ainsi qu'Hamlet dit d'un comédien qu'il outre le caractère d'Hérode, *out-Herods Herod*. Dans cette tragédie (*Antoine et Cléopâtre*), Alexas dit à la reine qu'Hérode de Judée lui-même n'ose pas la regarder quand elle est de mauvaise humeur. Charmiane désire donc un fils qui soit respecté d'Hérode, c'est-à-dire des monarques les plus fiers et les plus cruels.

⁵ Expression proverbiale. Warburton croit qu'il y a ici un rapport mystérieux entre ce mot de *figues* prononcé sans intention, et la corbeille de figues, qui, au cinquième

LE DEVIN. – Vous avez éprouvé dans le passé une meilleure fortune que celle qui vous attend.

CHARMIANE. – A ce compte, il y a toute apparence que mes enfants n'auront pas de nom⁶. Je vous prie, combien dois-je avoir de garçons et de filles?

LE DEVIN. – Si chacun de vos désirs avait un sein fécond, vous auriez un million d'enfants.

CHARMIANE. – Tais-toi, insensé! Je te pardonne, parce que tu es un sorcier.

ALEXAS. – Vous croyez que votre couche est la seule confidente de vos désirs.

CHARMIANE. – Allons, viens. Dis aussi à Iras sa bonne aventure.

ALEXAS. – Nous voulons tous savoir notre destinée.

ÉNOBARBUS. – Ma destinée, comme celle de la plupart de vous, sera d'aller nous coucher ivres ce soir.

LE DEVIN. – Voilà une main qui présage la chasteté, si rien ne s'y oppose d'ailleurs.

CHARMIANE. – Oui, comme le Nil débordé présage la famine...

IRAS. – Allez, folâtre compagne de lit, vous ne savez pas prédire.

CHARMIANE. – Oui, si une main humide n'est pas un pronostic de fécondité, il n'est pas vrai que je puisse me gratter

acte, renferme l'aspic dont la morsure abrège les jours de Cléopâtre.

⁶ C'est-à-dire je n'aurai point d'enfants.

l'oreille. – Je t'en prie, dis-lui seulement une destinée tout ordinaire.

LE DEVIN. – Vos destinées se ressemblent.

IRAS. – Mais comment, comment? Citez quelques particularités.

LE DEVIN. – J'ai dit.

IRAS. – Quoi! n'aurai-je pas seulement un pouce de bonne fortune de plus qu'elle?

CHARMIANE. – Et si vous aviez un pouce de bonne fortune de plus que moi, où le choisiriez-vous?

IRAS. – Ce ne serait pas au nez de mon mari.

CHARMIANE. – Que le ciel corrige nos mauvaises pensées! – Alexas! allons, sa bonne aventure, à lui, sa bonne aventure. Oh! qu'il épouse une femme qui ne puisse pas marcher. Douce Isis⁷, je t'en supplie, que cette femme meure! et alors donne-lui-en une pire encore, et après celle-là d'autres toujours plus méchantes, jusqu'à ce que la pire de toutes le conduise en riant à sa tombe, cinquante fois déshonoré. Bonne Isis, exauce ma prière, et, quand tu devrais me refuser dans des occasions plus importantes, accorde-moi cette grâce; bonne Isis, je t'en conjure!

IRAS. – Ainsi soit-il; chère déesse, entends la prière que nous t'adressons toutes! car si c'est un crève-cœur de voir un bel homme avec une mauvaise femme, c'est un chagrin mortel de voir un laid malotru sans cornes: ainsi donc, chère Isis, par

⁷ Les Égyptiens adoraient la lune sous le nom d'Isis, qu'ils représentaient tenant dans sa main une sphère et une amphore pleine de blé.

bienséance, donne-lui la destinée qui lui convient.

CHARMIANE. – Ainsi soit-il.

ALEXAS. – Voyez-vous; s'il dépendait d'elles de me déshonorer, elles se prostitueraient pour en venir à bout.

ÉNOBARBUS. – Silence: voici Antoine.

CHARMIANE. – Ce n'est pas lui; c'est la reine.

(Entre Cléopâtre.)

CLÉOPÂTRE. – Avez-vous vu mon seigneur?

ÉNOBARBUS. – Non, madame.

CLÉOPÂTRE. – Est-ce qu'il n'est pas venu ici?

CHARMIANE. – Non, madame.

CLÉOPÂTRE. – Il était d'une humeur gaie... Mais tout à coup un souvenir de Rome a saisi son âme. – Éno-barbus!

ÉNOBARBUS. – Madame?

CLÉOPÂTRE. – Cherchez-le, et l'amenez ici... – Où est Alexas?

ALEXAS. – Me voici, madame, à votre service. – Mon seigneur s'avance.

(Antoine entre avec un messager et sa suite.)

CLÉOPÂTRE. – Nous ne le regarderons pas. – Suivez-moi.

**(Sortent Cléopâtre, Énobarbus, Alexas,
Iras, Charmiane, le devin et la suite.)**

LE MESSENGER. – Fulvie, votre épouse, s'est avancée sur le champ de bataille...

ANTOINE. – Contre mon frère Lucius?

LE MESSENGER. – Oui: mais cette guerre a bientôt été terminée. Les circonstances les ont aussitôt réconciliés, et ils ont réuni leurs forces contre César. Mais, dès le premier choc, la fortune de César dans la guerre les a chassés tous deux de l'Italie.

ANTOINE. – Bien: qu'as-tu de plus funeste encore à m'apprendre?

LE MESSENGER. – Les mauvaises nouvelles sont fatales à celui qui les apporte.

ANTOINE. – Oui, quand elles s'adressent à un insensé, ou à un lâche; poursuis. – Avec moi, ce qui est passé est passé, voilà mon principe. Quiconque m'apprend une vérité, dût la mort être au bout de son récit, je l'écoute comme s'il me flattait.

LE MESSENGER. – Labiénus, et c'est une sinistre nouvelle, a envahi l'Asie Mineure depuis l'Euphrate avec son armée de Parthes; sa bannière triomphante a flotté depuis la Syrie, jusqu'à la Lydie et l'Ionie; tandis que...

ANTOINE. – Tandis qu'Antoine, voulais-tu dire...

LE MESSENGER. – Oh! mon maître!

ANTOINE. – Parle-moi sans détour: ne déguise point les

bruits populaires: appelle Cléopâtre comme on l'appelle à Rome; prends le ton d'ironie avec lequel Fulvie parle de moi; reproche-moi mes fautes avec toute la licence de la malignité et de la vérité réunies. – Oh! nous ne portons que des ronces quand les vents violents demeurent immobiles; et le récit de nos torts est pour nous une culture. – Laisse-moi un moment.

LE MESSENGER. – Selon votre plaisir, seigneur.

(Il sort.)

ANTOINE. – Quelles nouvelles de Sicyone? Appelle le messenger de Sicyone.

PREMIER SERVITEUR. – Le messenger de Sicyone? y en a-t-il un?

SECOND SERVITEUR. – Seigneur, il attend vos ordres.

ANTOINE. – Qu'il vienne. – Il faut que je brise ces fortes chaînes égyptiennes, ou je me perds dans ma folle passion. (*Entre un autre messenger.*) Qui êtes-vous?

LE SECOND MESSENGER. – Votre épouse Fulvie est morte.

ANTOINE. – Où est-elle morte?

LE MESSENGER. – A Sicyone: la longueur de sa maladie, et d'autres circonstances plus graves encore, qu'il vous importe de connaître, sont détaillées dans cette lettre.

(Il lui donne la lettre.)

ANTOINE. – Laissez-moi seul. (*Le messenger sort.*) Voilà une grande âme partie! Je l'ai pourtant désiré. – L'objet que nous avons repoussé avec dédain, nous voudrions le posséder encore! Le plaisir du jour diminue par la révolution des temps et devient une peine. – Elle est bonne parce qu'elle n'est plus. La main qui la repoussait voudrait la ramener! – Il faut absolument que je m'affranchisse du joug de cette reine enchanteresse. Mille maux plus grands que ceux que je connais déjà sont près d'éclore de mon indolence. – Où es-tu, Éno-barbus?

(Éno-barbus entre.)

ÉNOBARBUS. – Que voulez-vous, seigneur?

ANTOINE. – Il faut que je parte sans délai de ces lieux.

ÉNOBARBUS. – En ce cas, nous tuons toutes nos femmes. Nous voyons combien une dureté leur est mortelle: s'il leur faut subir notre départ, la mort est là pour elles.

ANTOINE. – Il faut que je parte.

ÉNOBARBUS. – Dans une occasion pressante, que les femmes meurent! – Mais ce serait pitié de les rejeter pour un rien, quoique comparées à un grand intérêt elles doivent être comptées pour rien. Au moindre bruit de ce dessein, Cléopâtre meurt, elle

meurt aussitôt; je l'ai vue mourir vingt fois pour des motifs bien plus légers. Je crois qu'il y a de l'amour pour elle dans la mort, qui lui procure quelque jouissance amoureuse, tant elle est prompte à mourir.

ANTOINE. – Elle est rusée à un point que l'homme ne peut imaginer.

ÉNOBARBUS. – Hélas, non, seigneur! Ses passions ne sont formées que des plus purs éléments de l'amour. Nous ne pouvons comparer ses soupirs et ses larmes aux vents et aux flots. Ce sont de plus grandes tempêtes que celles qu'annoncent les almanachs, ce ne peut être une ruse chez elle. Si c'en est une, elle fait tomber la pluie aussi bien que Jupiter.

ANTOINE. – Que je voudrais ne l'avoir jamais vue!

ÉNOBARBUS. – Ah! seigneur, vous auriez manqué de voir une merveille; et n'avoir pas été heureux par elle, c'eût été décréditer votre voyage.

ANTOINE. – Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS. – Seigneur?

ANTOINE. – Fulvie est morte.

ÉNOBARBUS. – Fulvie?

ANTOINE. – Morte!

ÉNOBARBUS. – Eh bien! seigneur, offrez aux dieux un sacrifice d'actions de grâces! Quand il plaît à leur divinité d'enlever à un homme sa femme, ils lui montrent les tailleurs de la terre, pour le consoler en lui faisant voir que lorsque les vieilles robes sont usées, il reste des gens pour en faire de neuves.

S'il n'y avait pas d'autre femme que Fulvie, alors vous auriez une véritable blessure et des motifs pour vous lamenter; mais votre chagrin porte avec lui sa consolation; votre vieille chemise vous donne un jupon neuf. En vérité, pour verser des larmes sur un tel chagrin, il faudrait les faire couler avec un oignon.

ANTOINE. – Les affaires qu'elle a entamées dans l'État ne peuvent supporter mon absence.

ÉNOBARBUS. – Et les affaires que vous avez entamées ici ne peuvent se passer de vous, surtout celle de Cléopâtre, qui dépend absolument de votre présence.

ANTOINE. – Plus de frivoles réponses. – Que nos officiers soient instruits de ma résolution. Je déclarerai à la reine la cause de notre expédition, et j'obtiendrai de son amour la liberté de partir. Car ce n'est pas seulement la mort de Fulvie, et d'autres motifs plus pressants encore, qui parlent fortement à mon cœur: des lettres aussi de plusieurs de nos amis qui travaillent pour nous dans Rome, pressent mon retour dans ma patrie. Sextus Pompée a défié César, et il tient l'empire de la mer. Notre peuple inconstant, dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme de mérite, que lorsque son mérite a disparu, commence à faire passer toutes les dignités et la gloire du grand Pompée sur son fils, qui, grand déjà en renommée et en puissance, plus grand encore par sa naissance et son courage, passe pour un grand guerrier; si ses avantages vont en croissant, l'univers pourrait être en danger. Plus d'un germe se développe, qui, semblable au poil

d'un coursier⁸, n'a pas encore le venin du serpent, mais est déjà doué de la vie. Apprends à ceux dont l'emploi dépend de nous, que notre bon plaisir est de nous éloigner promptement de ces lieux.

ÉNOBARBUS. – Je vais exécuter vos ordres.

(Ils sortent.)

SCÈNE III

CLÉOPÂTRE, CHARMIANE, ALEXAS, IRAS

CLÉOPÂTRE. – Où est-il?

CHARMIANE. – Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPÂTRE. – Voyez où il est, qui est avec lui, et ce qu'il fait. Je ne vous ai pas envoyée. – Si vous le trouvez triste, dites que je suis à danser; s'il est gai, annoncez que je viens de me trouver mal. Volez, et revenez.

CHARMIANE. – Madame, il me semble que si vous l'aimez tendrement, vous ne prenez pas les moyens d'obtenir de lui le même amour.

⁸ Une vieille superstition populaire disait que la crinière d'un cheval tombant dans de l'eau corrompt se changeait en animaux vivants.

CLÉOPÂTRE. – Que devrais-je faire... que je ne fasse?

CHARMIANE. – Cédez-lui en tout; ne le contrariez en rien.

CLÉOPÂTRE. – Tu parles comme une folle; c'est le moyen de le perdre.

CHARMIANE. – Ne le poussez pas ainsi à bout, je vous en prie, prenez garde: nous finissons par haïr ce que nous craignons trop souvent. (*Antoine entre.*) Mais voici Antoine.

CLÉOPÂTRE. – Je suis malade et triste.

ANTOINE. – Il m'est pénible de lui déclarer mon dessein.

CLÉOPÂTRE. – Aide-moi, chère Charmiane, à sortir de ce lieu. Je vais tomber. Cela ne peut durer longtemps: la nature ne peut le supporter.

ANTOINE. – Eh bien! ma chère reine...

CLÉOPÂTRE. – Je vous prie, tenez-vous loin de moi.

ANTOINE. – Qu'y a-t-il donc?

CLÉOPÂTRE. – Je lis dans vos yeux que vous avez reçu de bonnes nouvelles. Que vous dit votre épouse? – Vous pouvez partir. Plût aux dieux qu'elle ne vous eût jamais permis de venir! – Qu'elle ne dise pas surtout que c'est moi qui vous retiens: je n'ai aucun pouvoir sur vous. Vous êtes tout à elle.

ANTOINE. – Les dieux savent bien...

CLÉOPÂTRE. – Non, jamais reine ne fut si indignement trahie... Cependant, dès l'abord, j'avais vu poindre ses trahisons.

ANTOINE. – Cléopâtre!

CLÉOPÂTRE. – Quand tu ébranlerais de tes serments le trône même des dieux, comment pourrais-je croire que tu es à

moi, que tu es sincère, toi, qui as trahi Fulvie? Quelle passion extravagante a pu me laisser séduire par ces serments des lèvres aussitôt violés que prononcés?

ANTOINE. – Ma tendre reine...

CLÉOPÂTRE. – Ah! de grâce, ne cherche point de prétexte pour me quitter: dis-moi adieu, et pars. Lorsque tu me conjurais pour rester, c'était alors le temps des paroles: tu ne parlais pas alors de départ. – L'éternité était dans nos yeux et sur nos lèvres. Le bonheur était peint sur notre front; aucune partie de nous-mêmes qui ne nous fît goûter la félicité du ciel. Il en est encore ainsi, ou bien toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu le plus grand imposteur!

ANTOINE. – Que dites-vous, madame?

CLÉOPÂTRE. – Que je voudrais avoir ta taille. – Tu apprendrais qu'il y avait un coeur en Égypte.

ANTOINE. – Reine, écoutez-moi. L'impérieuse nécessité des circonstances exige pour un temps notre service; mais mon coeur tout entier reste avec vous. Partout, notre Italie étincelle des épées de la guerre civile. Sextus Pompée s'avance jusqu'au port de Rome. L'égalité de deux pouvoirs domestiques engendre les factions. Le parti odieux, devenu puissant, redevient le parti chéri. Pompée proscrit, mais riche de la gloire de son père, s'insinue insensiblement dans les coeurs de ceux qui n'ont point gagné au gouvernement actuel: leur nombre s'accroît et devient redoutable, et les esprits fatigués du repos aspirent à en sortir par quelque résolution désespérée. – Un motif plus personnel pour

moi, et qui doit surtout vous rassurer sur mon départ, c'est la mort de Fulvie.

CLÉOPÂTRE. – Si l'âge n'a pu affranchir mon cœur de la folie de l'amour, il l'a guéri du moins de la crédulité de l'enfance! – Fulvie peut-elle mourir?

ANTOINE. – Elle est morte, ma reine. Jetez ici les yeux et lisez à votre loisir tous les troubles qu'elle a suscités. La dernière nouvelle est la meilleure; voyez en quel lieu, en quel temps elle est morte.

CLÉOPÂTRE. – O le plus faux des amants! Où sont les fioles⁹ sacrées que tu as dû remplir des larmes de ta douleur? Ah! je vois maintenant, je vois par la mort de Fulvie comment la mienne sera reçue!

ANTOINE. – Cessez vos reproches, et préparez-vous à entendre les projets que je porte en mon sein, qui s'accompliront ou seront abandonnés selon vos conseils. Je jure par le feu qui féconde le limon du Nil, que je pars de ces lieux votre guerrier, votre esclave, faisant la paix ou la guerre au gré de vos désirs.

CLÉOPÂTRE. – Coupe mon lacet, Charmiane, viens; mais non... laisse-moi: je me sens mal, et puis mieux dans un instant: c'est ainsi qu'aime Antoine!

ANTOINE. – Reine bien-aimée, épargnez-moi: rendez justice à l'amour d'Antoine, qui supportera aisément une juste procédure.

CLÉOPÂTRE. – Fulvie doit me l'avoir appris. Ah! de grâce,

⁹ Allusion aux fioles de larmes que les Romains déposaient dans les mausolées.

détourne-toi, et verse des pleurs pour elle; puis, fais-moi tes adieux, et dis que ces pleurs coulent pour l'Égypte. Maintenant, joue devant moi une scène de dissimulation profonde et qui imite l'honneur parfait.

ANTOINE. – Vous m'échaufferez le sang. – Cessez.

CLÉOPÂTRE. – Tu pourrais faire mieux, mais ceci est bien déjà.

ANTOINE. – Je jure par mon épée!..

CLÉOPÂTRE. – Jure aussi par ton bouclier... Son jeu s'améliore; mais il n'est pas encore parfait. – Vois, Charmiane, vois, je te prie, comme cet emportement sied bien à cet Hercule romain¹⁰.

ANTOINE. – Je vous laisse, madame.

CLÉOPÂTRE. – Aimable seigneur, un seul mot... «Seigneur, il faut donc nous séparer...» Non, ce n'est pas cela: «Seigneur, nous nous sommes aimés.» Non, ce n'est pas cela; vous le savez assez!.. C'est quelque chose que je voudrais dire... Oh! ma mémoire est un autre Antoine; j'ai tout oublié!

ANTOINE. – Si votre royauté ne comptait la nonchalance parmi ses sujets, je vous prendrais vous-même pour la nonchalance.

CLÉOPÂTRE. – C'est un pénible travail que de porter cette nonchalance aussi près du coeur que je la porte! Mais, seigneur,

¹⁰ Suivant une antique tradition, les Antonius descendaient d'Hercule par son fils Antéon. Plutarque observe qu'il y avait dans le maintien d'Antoine une certaine grandeur qui lui donnait quelque ressemblance avec les statues et les médailles d'Hercule, dont Antoine affectait de contrefaire de son mieux le port et la contenance.

pardonnez, puisque le soin de ma dignité me tue dès que ce soin vous déplaît. Votre honneur vous rappelle loin de moi; soyez sourd à ma folie, qui ne mérite pas la pitié; que tous les dieux soient avec vous! Que la victoire, couronnée de lauriers, se repose sur votre épée, et que de faciles succès jonchent votre sentier!

ANTOINE. – Sortons, madame, venez. Telle est notre séparation, qu'en demeurant ici vous me suivez pourtant, et que moi, en fuyant, je reste avec vous. – Sortons.

(Ils sortent.)

SCÈNE IV

Rome. – Un appartement dans la maison de César

Entrent OCTAVE, CÉSAR, LÉPIDE *et leur suite*

CÉSAR. – Vous voyez, Lépide, et vous saurez à l'avenir que ce n'est point le vice naturel de César de haïr un grand rival. – Voici les nouvelles d'Alexandrie. Il pêche, il boit, et les lampes de la nuit éclairent ses débauches. Il n'est pas plus homme que

Cléopâtre, et la veuve de Ptolémée n'est pas plus efféminée que lui. Il a donné à peine audience à mes députés, et daigne difficilement se rappeler qu'il a des collègues. Vous reconnaîtrez dans Antoine l'abrégé de toutes les faiblesses dont l'humanité est capable.

LÉPIDE. – Je ne puis croire qu'il ait des torts assez grands pour obscurcir toutes ses vertus. Ses défauts sont comme les taches du ciel, rendues plus éclatantes par les ténèbres de la nuit. Ils sont héréditaires plutôt qu'acquis; il ne peut s'en corriger, mais il ne les a pas cherchés.

CÉSAR. – Vous êtes trop indulgent. Accordons que ce ne soit pas un crime de se laisser tomber sur la couche de Ptolémée, de donner un royaume pour un sourire, de s'asseoir pour s'enivrer avec un esclave; de chanceler, en plein midi, dans les rues, et de faire le coup de poing avec une troupe de drôles trempés de sueur. Dites que cette conduite sied bien à Antoine, et il faut que ce soit un homme d'une trempe bien extraordinaire pour que ces choses ne soient pas des taches dans son caractère... Mais du moins Antoine ne peut excuser ses souillures, quand sa légèreté¹¹ nous impose un si pesant fardeau: encore s'il ne consumait dans les voluptés que ses moments de loisir, le dégoût et son corps exténué lui en demanderaient compte; mais sacrifier un temps si précieux qui l'appelle à quitter ses divertissements, et parle si haut pour sa fortune et pour la nôtre, c'est mériter d'être grondé comme

¹¹ Le mot *light* est un de ceux sur lesquels Shakspeare joue le plus volontiers. *Light* est ici pour *frivole*.

ces jeunes gens, qui, déjà dans l'âge de connaître leurs devoirs, immolent leur expérience au plaisir présent, et se révoltent contre le bon jugement.

(Entre un messenger.)

LÉPIDE. – Voici encore des nouvelles.

LE MESSENGER, à César. – Vos ordres sont exécutés, et d'heure en heure, très-noble César, vous serez instruit de ce qui se passe. Pompée est puissant sur mer, et il paraît aimé de tous ceux que la crainte seule attachait à César. Les mécontents se rendent dans nos ports; et le bruit court qu'on lui a fait grand tort.

CÉSAR. – Je ne devais pas m'attendre à moins. L'histoire, dès son origine, nous apprend que celui qui est au pouvoir a été bien-aimé jusqu'au moment où il l'a obtenu; et que l'homme tombé dans la disgrâce, qui n'avait jamais été aimé, qui n'avait jamais mérité l'amour du peuple, lui devient cher dès qu'il tombe. Cette multitude ressemble au pavillon flottant sur les ondes, qui avance ou recule, suit servilement l'inconstance du flot, et s'use par son mouvement continu.

LE MESSENGER. – César, je t'annonce que Ménécrate et Ménas, deux fameux pirates, exercent leur empire sur les mers, qu'ils fendent et sillonnent de vaisseaux de toute espèce. Ils font de fréquentes et vives incursions sur les côtes d'Italie. Les peuples qui habitent les rivages pâlisent à leur nom seul, et la jeunesse ardente se révolte. Nul vaisseau ne peut se montrer qu'il ne soit

pris aussitôt qu'aperçu. Le nom seul de Pompée inspire plus de terreur que n'en inspirerait la présence même de toute son armée.

CÉSAR. – Antoine, quitte tes débauches et tes voluptés! Lorsque repoussé de Mutine, après avoir tué les deux consuls, Hirtius et Pansa, tu fus poursuivi par la famine, tu la combattis, malgré ta molle éducation, avec une patience plus grande que celle des sauvages. Tu bus l'urine de tes chevaux, et des eaux fangeuses que les animaux mêmes auraient rejetées avec dégoût. Ton palais ne dédaignait pas alors les fruits les plus sauvages des buissons épineux. Tel que le cerf affamé, lorsque la neige couvre les pâturages, tu mâchais l'écorce des arbres. On dit que sur les Alpes tu te repus d'une chair étrange, dont la vue seule fit périr plusieurs des tiens; et toi (ton honneur souffre maintenant de ces récits) tu supportas tout cela en guerrier si intrépide, que ton visage même n'en fut pas altéré.

LÉPIDE. – C'est bien dommage.

CÉSAR. – Que la honte le ramène promptement à Rome. Il est temps que nous nous montrions tous deux sur le champ de bataille. Assemblons, sans tarder, notre conseil, pour concerter nos projets. Pompée prospère par notre indolence.

LÉPIDE. – Demain, César, je serai en état de vous instruire, avec exactitude, de ce que je puis exécuter sur mer et sur terre, pour faire face aux circonstances présentes.

CÉSAR. – C'est aussi le soin qui m'occupera jusqu'à demain. Adieu.

LÉPIDE. – Adieu, seigneur. Tout ce que vous apprendrez d'ici

là des mouvements qui se passent au dehors, je vous conjure de m'en faire part.

CÉSAR. – N'en doutez pas, seigneur; je sais que c'est mon devoir.

(Ils sortent.)

SCÈNE V

Alexandrie. – Appartement du palais

Entrent **CLÉOPÂTRE, CHARMIANE,
IRAS, l'eunuque MARDIAN**

CLÉOPÂTRE. – Charmiane.

CHARMIANE. – Madame?

CLÉOPÂTRE. – Ah! ah! donne-moi une potion de mandragore¹².

CHARMIANE. – Pourquoi donc, madame?

CLÉOPÂTRE. – Afin que je puisse dormir pendant tout le temps que mon Antoine sera absent.

¹² Plante narcotique.

CHARMIANE. – Vous songez trop à lui.

CLÉOPÂTRE. – O trahison!..

CHARMIANE. – Madame, j'espère qu'il n'en est point ainsi.

CLÉOPÂTRE. – Eunuque! Mardian!

MARDIAN. – Quel est le bon plaisir de Votre Majesté?

CLÉOPÂTRE. – Je ne veux pas maintenant t'entendre chanter. Je ne prends aucun plaisir à ce qui vient d'un eunuque. – Il est heureux pour toi que ton impuissance empêche tes pensées les plus libres d'aller errer hors de l'Égypte. As-tu des inclinations?

L'EUNUQUE. – Oui, gracieuse reine.

CLÉOPÂTRE. – En vérité?

MARDIAN. – Pas en *vérité*¹³, madame, car je ne puis rien faire en vérité que ce qu'il est honnête de faire; mais j'ai de violentes passions, et je pense à ce que Mars fit avec Vénus.

CLÉOPÂTRE. – O Charmiane, où crois-tu qu'il soit à présent? Est-il debout ou assis? Se promène-t-il à pied ou est-il à cheval? Heureux coursier, qui porte Antoine, conduis-toi bien, cheval; car sais-tu bien qui tu portes? L'Atlas qui soutient la moitié de ce globe, le bras et le casque de l'humanité. – Il dit maintenant ou murmure tout bas: Où est mon *serpent* du vieux Nil? car c'est le nom qu'il me donne. – Oh! maintenant, je me nourris d'un poison délicieux. – Penses-tu à moi qui suis brunie par les brûlants baisers du soleil, et dont le temps a déjà sillonné

¹³ *En vérité, indeed et in deed; en effet, dans le fait, en réalité.* Le jeu de mots est plus complet en anglais.

le visage de rides profondes? – O toi, César au large front, dans le temps que tu étais ici à terre, j'étais un morceau de roi! et le grand Pompée s'arrêtait, et fixait ses regards sur mon front; il eût voulu y attacher à jamais sa vue, et mourir en me contemplant!

ALEXAS *entre*. – Souveraine d'Égypte, salut!

CLÉOPÂTRE. – Que tu es loin de ressembler à Marc-Antoine! Et cependant, venant de sa part, il me semble que cette pierre philosophale t'a changé en or. Comment se porte mon brave Marc-Antoine?

ALEXAS. – La dernière chose qu'il ait faite, chère reine, a été de baiser cent fois cette perle orientale. – Ses paroles sont encore gravées dans mon cœur.

CLÉOPÂTRE. – Mon oreille est impatiente de les faire passer dans le mien.

ALEXAS. – «Ami, m'a-t-il dit, va: dis que le fidèle Romain envoie à la reine d'Égypte ce trésor de l'huître, et que, pour rehausser la mince valeur du présent, il ira bientôt à ses pieds décorer de royaumes son trône superbe; dis-lui que bientôt tout l'Orient la nommera sa souveraine.» Là-dessus, il me fit un signe de tête, et monta d'un air grave sur son coursier fougueux, qui alors a poussé de si grands hennissements, que, lorsque j'ai voulu parler, il m'a réduit au silence.

CLÉOPÂTRE. – Dis-moi, était-il triste ou gai?

ALEXAS. – Comme la saison de l'année qui est placée entre les extrêmes de la chaleur et du froid; il n'était ni triste ni gai.

CLÉOPÂTRE. – O caractère bien partagé! Observe-le bien,

observe-le bien, bonne Charmiane; c'est bien lui, mais observe-le bien; il n'était pas triste, parce qu'il voulait montrer un front serein à ceux qui composent leur visage sur le sien; il n'était pas gai, ce qui semblait leur dire qu'il avait laissé en Égypte son souvenir et sa joie, mais il gardait un juste milieu. O céleste mélange! Que tu sois triste ou gai, les transports de la tristesse et de la joie te conviennent également, plus qu'à aucun autre mortel! – As-tu rencontré mes courriers?

ALEXAS. – Oui, madame, au moins vingt. Pourquoi les dépêchez-vous si près l'un de l'autre?

CLÉOPÂTRE. – Il périra misérable, l'enfant qui naîtra le jour où j'oublierai d'envoyer vers Antoine. – Charmiane, de l'encre et du papier. – Sois le bienvenu, cher Alexas. – Charmiane, ai-je jamais autant aimé César?

CHARMIANE. – O ce brave César!

CLÉOPÂTRE. – Que ton exclamation t'étouffe! Dis, le brave Antoine.

CHARMIANE. – Ce vaillant César!

CLÉOPÂTRE. – Par Isis, je vais ensanglanter ta joue, si tu oses encore comparer César avec le plus grand des hommes.

CHARMIANE. – Sauf votre bon plaisir, je ne fais que répéter ce que vous disiez vous-même.

CLÉOPÂTRE. – Temps de jeunesse quand mon jugement n'était pas encore mûr. – Coeur glacé de répéter ce que je disais alors. – Mais viens, sortons: donne-moi de l'encre et du papier; il aura chaque jour plus d'un message, dussé-je dépeupler l'Égypte.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE DEUXIÈME

SCÈNE I

Messine. – Appartement de la maison de Pompée

Entrent **POMPÉE, MÉNÉCRATE ET MÉNAS**

POMPÉE. – Si les grands dieux sont justes, ils seconderont les armes du parti le plus juste.

MÉNÉCRATE. – Vaillant Pompée, songez que les dieux ne refusent pas ce qu'ils diffèrent d'accorder.

POMPÉE. – Tandis qu'au pied de leur trône nous les implorons, la cause que nous les supplions de protéger dépérit.

MÉNÉCRATE. – Nous nous ignorons nous-mêmes, et nous demandons souvent notre ruine, leur sagesse nous refuse pour notre bien, et nous gagnons à ne pas obtenir l'objet de nos prières.

POMPÉE. – Je réussirai: le peuple m'aime, et la mer est à moi; ma puissance est comme le croissant de la lune, et mon espérance me prédit qu'elle parviendra à son plein. Marc-Antoine est à table en Égypte; il n'en sortira jamais pour faire la guerre. César, en

amassant de l'argent, perd les coeurs; Lépide les flatte tous deux, et tous deux flattent Lépide: mais il n'aime ni l'un ni l'autre, et ni l'un ni l'autre ne se soucie de lui.

MÉNÉCRATE. – César et Lépide sont en campagne, amenant avec eux des forces imposantes.

POMPÉE. – D'où tenez-vous cette nouvelle? Elle est fausse.

MÉNÉCRATE. – De Silvius, seigneur.

POMPÉE. – Il rêve; je sais qu'ils sont encore tous deux à Rome, où ils attendent Antoine. – Voluptueuse Cléopâtre, que tous les charmes de l'amour prêtent leur douceur à tes lèvres flétries! Joins à la beauté les arts magiques et la volupté; enchaîne le débauché dans un cercle de fêtes; échauffe sans cesse son cerveau. Que les cuisiniers épicuriens aiguïssent son appétit par des assaisonnements toujours renouvelés, afin que le sommeil et les banquets lui fassent oublier son honneur dans la langueur du Léthé. – Qu'y a-t-il, Varius?

(Varius paraît.)

VARIUS. – Comptez sur la vérité de la nouvelle que je vous annonce. Marc-Antoine est d'heure en heure attendu à Rome: depuis qu'il est parti d'Égypte il aurait eu le temps de faire un plus long voyage.

POMPÉE. – J'aurais écouté plus volontiers une nouvelle moins sérieuse... Ménas, je n'aurais jamais pensé que cet homme insatiable de voluptés eût mis son casque pour une guerre

aussi peu importante. C'est un guerrier qui vaut à lui seul plus que les deux autres ensemble... Mais concevons de nous-mêmes une plus haute opinion, puisque le bruit de notre marche peut arracher des genoux de la veuve d'Égypte cet Antoine qui n'est jamais las de débauches.

MÉNAS. – Je ne puis croire que César et Antoine puissent s'accorder ensemble. Sa femme, qui vient de mourir, a offensé César; son frère lui a fait la guerre, quoiqu'il n'y fût pas, je crois, poussé par Antoine.

POMPÉE. – Je ne sais pas, Ménas, jusqu'à quel point de légères inimitiés peuvent céder devant de plus grandes. S'ils ne nous voyaient pas armés contre eux tous, ils ne tarderaient pas à se disputer ensemble: car ils ont assez de sujets de tirer l'épée les uns contre les autres: mais jusqu'à quel point la crainte que nous leur inspirons concilie-t-elle leurs divisions et enchaîne-t-elle leurs petites discordes, c'est ce que nous ne savons pas encore. Au reste, qu'il en arrive ce qu'il plaira aux dieux: il y va de notre vie de déployer toutes nos forces. Viens, Ménas.

(Ils sortent.)

SCÈNE II

Rome. – Appartement dans la maison de Lépide

LÉPIDE, ÉNOBARBUS

LÉPIDE. – Cher Énobarbus, tu feras une action louable et qui te siéra bien en engageant ton général à s'expliquer avec douceur et ménagement.

ÉNOBARBUS. – Je l'engagerai à répondre comme lui-même. Si César l'irrite, qu'Antoine regarde par-dessus la tête de César, et parle aussi fièrement que Mars. Par Jupiter, si je portais la barbe d'Antoine je ne me ferais pas raser aujourd'hui¹⁴.

LÉPIDE. – Ce n'est pas ici le temps des ressentiments particuliers.

ÉNOBARBUS. – Tout temps est bon pour les affaires qu'il fait naître.

LÉPIDE. – Les moins importantes doivent céder aux plus graves.

ÉNOBARBUS. – Non, si les moins importantes viennent les premières.

¹⁴ Je paraîtrais en négligé devant lui, sans aucune marque de respect.

LÉPIDE. – Tu parles avec passion: mais de grâce ne remue pas les tisons. – Voici le noble Antoine.

(Entrent Antoine et Ventidius.)

ÉNOBARBUS. – Et voilà César là-bas.

(Entrent César, Mécène et Agrippa.)

ANTOINE. – Si nous pouvons nous entendre, marchons contre les Parthes. – Ventidius, écoute.

CÉSAR. – Je ne sais pas, Mécène; demande à Agrippa.

LÉPIDE. – Nobles amis, il n'est point d'objet plus grand que celui qui nous a réunis; que des causes plus légères ne nous séparent pas. Les torts peuvent être rappelés avec douceur; en discutant avec violence des différends peu importants, nous rendons mortelles les blessures que nous voulons guérir: ainsi donc, nobles collègues (je vous en conjure avec instances), traitez les questions les plus aigres dans les termes les plus doux, et que la mauvaise humeur n'aggrave pas nos querelles.

ANTOINE. – C'est bien parlé; si nous étions à la tête de nos armées et prêts à combattre, j'agisais ainsi.

CÉSAR. – Soyez le bienvenu dans Rome.

ANTOINE. – Merci!

CÉSAR. – Asseyez-vous.

ANTOINE. — Asseyez-vous, seigneur.

CÉSAR. — Ainsi donc...

ANTOINE. — J'apprends que vous vous offensez de choses qui ne sont point blâmables, ou qui, si elles le sont, ne vous regardent pas.

CÉSAR. — Je serais ridicule, si je me prétendais offensé pour rien ou pour peu de chose; mais avec vous surtout: plus ridicule encore si je vous avais nommé avec des reproches, lorsque je n'avais point affaire de prononcer votre nom.

ANTOINE. — Que vous importait donc, César, mon séjour en Égypte?

CÉSAR. — Pas plus que mon séjour à Rome ne devait vous inquiéter en Égypte: cependant, si de là vous cherchiez à me nuire, votre séjour en Égypte pouvait m'occuper.

ANTOINE. — Qu'entendez-vous par chercher à vous nuire?

CÉSAR. — Vous pourriez bien saisir le sens de ce que je veux dire par ce qui m'est arrivé ici; votre femme et votre frère ont pris les armes contre moi, leur attaque était pour vous un sujet de vous déclarer contre moi, votre nom était leur mot d'ordre.

ANTOINE. — Vous vous méprenez. Jamais mon frère ne m'a mis en avant dans cette guerre. Je m'en suis instruit, et ma certitude est fondée sur les rapports fidèles de ceux mêmes qui ont tiré l'épée pour vous! N'attaquait-il pas plutôt mon autorité que la vôtre? ne dirigeait-il pas également la guerre contre moi puisque votre cause est la mienne? là-dessus mes lettres vous ont déjà satisfait. Si vous voulez trouver un prétexte de querelle,

comme vous n'en avez pas de bonne raison, il ne faut pas compter sur celui-ci.

CÉSAR. – Vous faites-là votre éloge, en m'accusant de défaut de jugement: mais vous déguisez mal vos torts.

ANTOINE. – Non, non! Je sais, je suis certain que vous ne pouviez pas manquer de faire cette réflexion naturelle, que moi, votre associé dans la cause contre laquelle mon frère s'armait, je ne pouvais voir d'un oeil satisfait une guerre qui troublait ma paix. Quant à ma femme, je voudrais que vous trouvassiez une autre femme douée du même caractère. – Le tiers de l'univers est sous vos lois; vous pouvez, avec le plus faible frein, le gouverner à votre gré, mais non pas une pareille femme.

ÉNOBARBUS. – Plût au ciel que nous eussions tous de pareilles épouses! les hommes pourraient aller à la guerre avec les femmes.

ANTOINE. – Les embarras qu'a suscités son impatience et son caractère intraitable qui ne manquait pas non plus des ruses de la politique, vous ont trop inquiété, César; je vous l'accorde avec douleur; mais vous êtes forcé d'avouer qu'il n'était pas en mon pouvoir de l'empêcher.

CÉSAR. – Je vous ai écrit pendant que vous étiez plongé dans les débauches, à Alexandrie; vous avez mis mes lettres dans votre poche, et vous avez renvoyé avec mépris mon député de votre présence.

ANTOINE. – César, il est entré brusquement, avant qu'on l'eût admis. Je venais de fêter trois rois, et je n'étais plus tout à

fait l'homme du matin: mais le lendemain, j'en ai fait l'aveu moi-même à votre député; ce qui équivalait à lui en demander pardon. Que cet homme n'entre pour rien dans notre différend. S'il faut que nous contestions ensemble, qu'il ne soit plus question de lui.

CÉSAR. – Vous avez violé un article de vos serments, ce que vous n'aurez jamais à me reprocher.

LÉPIDE. – Doucement, César.

ANTOINE. – Non, Lépide, laissez-le parler, l'honneur dont il parle maintenant est sacré, en supposant que j'en ai manqué; voyons, César, l'article de mon serment...

CÉSAR. – C'était de me prêter vos armes et votre secours à ma première réquisition; vous m'avez refusé l'un et l'autre.

ANTOINE. – Dites plutôt négligé, et cela pendant ces heures empoisonnées qui m'avaient ôté la connaissance de moi-même. Je vous en témoignerai mon repentir autant que je le pourrai; mais ma franchise n'avilira point ma grandeur, comme ma puissance ne fera rien sans ma franchise. La vérité est que Fulvie, pour m'attirer hors d'Égypte, vous a fait la guerre ici. Et moi, qui étais sans le savoir le motif de cette guerre, je vous en fais toutes les excuses où mon honneur peut descendre en pareille occasion.

LÉPIDE. – C'est noblement parler.

MÉCÈNE. – S'il pouvait vous plaire de ne pas pousser plus loin vos griefs réciproques, de les oublier tout à fait, pour vous souvenir que le besoin présent vous invite à vous réconcilier?

LÉPIDE. – Sagement parlé, Mécène.

ÉNOBARBUS. – Ou bien empruntez-vous l'un à l'autre, pour

le moment, votre affection; et quand vous n'entendrez plus parler de Pompée, alors vous vous la rendrez: vous aurez tout le loisir de vous disputer, quand vous n'aurez pas autre chose à faire.

ANTOINE. – Tu n'es qu'un soldat: tais-toi.

ÉNOBARBUS. – J'avais presque oublié que la vérité devait se taire.

ANTOINE. – Tu manques de respect à cette assemblée; ne dis plus rien.

ÉNOBARBUS. – Allons, poursuivez. Je suis muet comme une pierre.

CÉSAR. – Je ne désapprouve point le fond, mais bien, la forme de son discours. – Il n'est pas possible que nous restions amis, nos principes et nos actions différant si fort. Cependant, si je connaissais un lien assez fort pour nous tenir étroitement unis, je le chercherais dans le monde entier.

AGRIPPA. – Permettez-moi, César...

CÉSAR. – Parle, Agrippa.

AGRIPPA. – Vous avez du côté maternel une soeur, la belle Octavie. Le grand Marc-Antoine est veuf maintenant.

CÉSAR. – Ne parle pas ainsi, Agrippa; si Cléopâtre t'entendait, elle te reprocherait, avec raison, ta témérité...

ANTOINE. – Je ne suis pas marié, César; laissez-moi entendre Agrippa.

AGRIPPA. – Pour entretenir entre vous une éternelle amitié, pour faire de vous deux frères, et unir vos cœurs par un noeud indissoluble, il faut qu'Antoine épouse Octavie: sa beauté

réclame pour époux le plus illustre des mortels; ses vertus et ses grâces en tout genre disent ce qu'elles peuvent seules exprimer. Cet hymen dissipera toutes ces petites jalousies, qui maintenant vous paraissent si grandes; et toutes les grandes craintes qui vous offrent maintenant des dangers sérieux s'évanouiront. Les vérités même ne vous paraîtront alors que des fables, tandis que la moitié d'une fable passe maintenant pour la vérité. Sa tendresse pour tous les deux vous enchaînerait l'un à l'autre et vous attirerait à tous deux tous les coeurs. Pardonnez ce que je viens de dire: ce n'est pas la pensée du moment, mais une idée étudiée et méditée par le devoir.

ANTOINE. – César veut-il parler?

CÉSAR. – Non, jusqu'à ce qu'il sache comment Antoine reçoit cette proposition.

ANTOINE. – Quels pouvoirs aurait Agrippa, pour accomplir ce qu'il propose, si je disais: *Agrippa, j'y consens?*

CÉSAR. – Le pouvoir de César, et celui qu'a César sur Octavie.

ANTOINE. – Loin de moi la pensée de mettre obstacle à ce bon dessein, qui offre tant de belles espérances! (*A César.*) Donnez-moi votre main, accomplissez cette gracieuse ouverture, et qu'à compter de ce moment un coeur fraternel inspire notre tendresse mutuelle et préside à nos grands desseins.

CÉSAR. – Voilà ma main. Je vous cède une soeur aimée comme jamais soeur ne fut aimée de son frère. Qu'elle vive pour unir nos empires et nos coeurs, et que notre amitié ne

s'évanouisse plus!

LÉPIDE. – Heureuse réconciliation! Ainsi soit-il.

ANTOINE. – Je ne songeais pas à tirer l'épée contre Pompée: il m'a tout récemment accablé des égards les plus grands et les plus rares; il faut qu'au moins je lui en exprime ma reconnaissance, pour me dérober au reproche d'ingratitude: immédiatement après, je lui envoie un défi.

LÉPIDE. – Le temps presse; il nous faut chercher tout de suite Pompée, ou il va nous prévenir.

ANTOINE. – Et où est-il?

CÉSAR. – Près du mont Misène.

ANTOINE. – Quelles sont ses forces sur terre?

CÉSAR. – Elles sont grandes et augmentent tous les jours: sur mer, il est maître absolu.

ANTOINE. – C'est le bruit qui court. Je voudrais avoir eu une conférence avec lui: hâtons-nous de nous la procurer; mais avant de nous mettre en campagne, dépêchons l'affaire dont nous avons parlé.

CÉSAR. – Avec la plus grande joie, et je vous invite à venir voir ma soeur; je vais de ce pas vous conduire chez elle.

ANTOINE. – Lépidé, ne nous privez pas de votre compagnie.

LÉPIDE. – Noble Antoine, les infirmités mêmes ne me retiendraient pas.

(Fanfares; Antoine, César, Lépide sortent.)

MÉCÈNE. – Soyez le bienvenu d'Égypte, seigneur Énocharbus.

ÉNOCHARBUS. – Seconde moitié du coeur de César, digne Mécène! – Mon honorable ami Agrippa!

AGRIPPA. – Bon Énocharbus!

MÉCÈNE. – Nous devons être joyeux, en voyant tout si heureusement terminé. – Vous vous êtes bien trouvé en Égypte?

ÉNOCHARBUS. – Oui, Mécène. Nous dormions tant que le jour durait, et nous passions les nuits à boire jusqu'à la pointe du jour.

Конец ознакомительного фрагмента.

Текст предоставлен ООО «ЛитРес».

Прочитайте эту книгу целиком, [купив полную легальную версию](#) на ЛитРес.

Безопасно оплатить книгу можно банковской картой Visa, MasterCard, Maestro, со счета мобильного телефона, с платежного терминала, в салоне МТС или Связной, через PayPal, WebMoney, Яндекс.Деньги, QIWI Кошелек, бонусными картами или другим удобным Вам способом.